

Une librairie africaine au salon de Montreuil et une rencontre autour de la création et l'édition de livres pour enfants en Afrique

Trois librairies francophones pour la première fois ponctuent l'espace du Salon de Montreuil ; ce sont, conçues comme de beaux espaces ouverts, sobres, incitant à la halte tranquille, les librairies québécoise, caribéenne et africaine.

Sous la présence tutélaire d'un baobab, la librairie africaine, offre une variété de livres rarement disponibles en France et affiche sur ses murs de très beaux manuscrits originaux de Véronique Tadjou et Dominique Mwankumi, auteurs-illustrateurs invités, originaires respectivement de Côte d'Ivoire et du Zaïre. Les visiteurs s'arrêtent, nombreux, découvrent, prennent le temps de feuilleter, demandent conseil, parlent avec les invités africains... et achètent.

Aujourd'hui, tandis que des livres africains sont présentés sur un salon français du livre de jeunesse, dans différents pays d'Afrique, ateliers, volonté de faire sur place, traduisent une effervescence autour de la création de livres pour enfants.

L'espace a été animé par la librairie l'Harmattan avec le conseil et la collaboration du secteur interculturel de La Joie par les livres.

Le vendredi 1er décembre 1995 a eu lieu un débat organisé par le Salon dont nous reproduisons quelques extraits. Il réunissait :

- Véronique Tadjou, Côte d'Ivoire, romancière, poète, auteur et illustrateur de quatre livres pour enfants. Elle a animé différents ateliers sur la création de livres pour enfants au Mali, (Véronique Tadjou rend compte de cet atelier dans *Takam Tikou-Le Bulletin de la Joie par les livres*, n°3, p. 36) au Bénin, à Djibouti. Son inspiration est très liée à un graphisme propre à l'art sénoufo de Côte d'Ivoire.

- Dominique Mwankumi, Zaïre, formé à



Le Seigneur de la danse, ill. V. Tadjou,
Nouvelles éditions Ivoiriennes/Édicef

l'École Supérieure de l'Académie des beaux-arts de Kinshasa, actuellement à l'école de recherches graphiques de Bruxelles. Il expose régulièrement et a en attente plusieurs manuscrits d'albums.

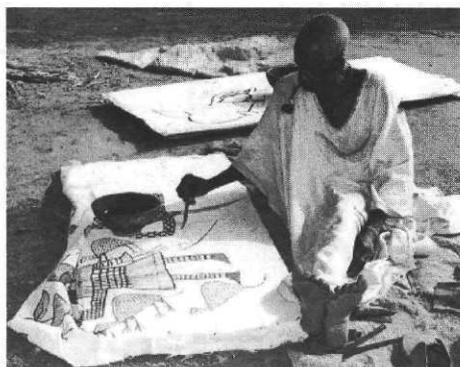
- Marie Wabbes, Belgique, est l'auteur-illustrateur de plus de cent albums. Son expérience de créatrice et sa connaissance de l'Afrique l'ont amenée à animer depuis 1988 des ateliers-livres pour enfants au Zaïre, en Tunisie, au Mali, au Cameroun, au Bénin... (Dans *Takam Tikou. Le bulletin de la Joie par les livres*, n°5, pp. 21-23, Mary Wabbes développe l'idée que l'image est un passage royal de l'oral à l'écrit.)

Véronique Tadjou :

Je ne sais pas si mon inspiration graphique est facile pour les enfants. C'est comme ça que je dessine naturellement, je n'ai pas étudié dans une école de beaux-arts ; je n'ai pas été for-

mée à dessiner selon les conventions ; ce que j'essaie de faire c'est de promouvoir le patrimoine culturel : on a des sources d'inspiration absolument infinies en Afrique (...). Ce qui m'intéresse c'est de faire vivre un peu les personnages. Si on prend le personnage de Mamy Wata (NDLR : un personnage mythique du monde aquatique, commun à toute l'Afrique de l'Ouest) et que l'on demande, par exemple dans un collège à Abidjan, qui connaît Mamy Wata, tous les élèves lèvent le doigt. Après, en tant qu'artiste, je fais ce que je veux de ce personnage-là, un personnage mystique... Quelquefois on dit qu'elle a un aspect maléfique ; moi, cet aspect ne m'a pas intéressée ; j'ai préféré lui donner l'aspect positif (elle a plus ou moins les deux aspects) et aussi lui donner une dimension internationale et jouer avec des émotions qui sont universelles.

(...) À propos du *Seigneur de la danse* : j'ai vécu deux ans dans le nord de la Côte d'Ivoire ; je suis tombée amoureuse de la culture sénoufo. Dans l'édition anglaise du *Seigneur de la danse*, c'était écrit « en hommage à la culture sénoufo ». Les toiles sénoufo sont très connues dans le monde entier. J'ai voulu m'inspirer de cette tradition, sans la copier. Par exemple j'ai ajouté des couleurs qui ne sont pas dans la



Artiste Senoufo © Jean-Claude Nourault,
in V. Tadjou : *Lord of the Dance*, A&C Black

tradition qui utilise des pigments végétaux noirs et marrons sur des toiles écruées. J'ai mis des personnages en mouvement. Ce qui m'intéresse pour le moment c'est le patrimoine culturel. Les enfants de la ville ont perdu un peu cette tradition.

(...) Quand on circule en Afrique, au Kenya par exemple, on voit qu'il y a beaucoup de peintres, beaucoup de possibilités au niveau de l'image, et aussi de l'image « traditionnelle », du graphisme. Le problème est de passer du graphisme au livre. Il n'y a pas encore une génération d'illustrateurs, parce que le livre pour enfants est un phénomène assez récent - je veux dire la littérature pour enfants créée par des Africains a dix ans, quinze ans, pas plus. Mais une fois que le déclic se fera, que le passage du graphisme au livre se fera, je pense qu'on verra beaucoup de choses.

(...) Dans les écoles, les maîtresses utilisent mes livres et les exploitent avec les enfants. Ça donne des choses assez intéressantes : les enfants se mettent eux aussi à dessiner. Parfois, quand ils voient des dessins très bien faits, ils ont peur, mais là, ils n'ont pas peur. On exploite par exemple *Le Seigneur de la danse* ; ce peut-être l'occasion de découvrir les différents masques d'une certaine région.

(...) Être édité en Afrique n'est pas facile. Cela s'est bien passé pour moi en Angleterre. Les droits ont été achetés aux USA. J'ai attendu longtemps avant d'être éditée en français (...). Les éditeurs français sont frileux ; ils pensent aussi que la littérature africaine, il faut la mettre dans un coin. Ainsi à Londres, dans une grande librairie, il y a d'un côté les livres traditionnels d'un autre les livres « ethnic ». Cela suppose que l'acheteur dès le départ ait un intérêt, aille chercher cette autre littérature. Elle pourrait marcher, mais c'est une question de présentation ; on n'offre pas ça !

Dominique Mwankumi :

Quand j'étais petit je copiais des affiches de cinéma, des bandes dessinées qu'on trouvait sur le marché. À un moment j'ai interrompu mes études, je suis parti un peu à l'aventure dans la forêt équatoriale, j'y ai passé cinq ans ; à mon retour à Kinshasa il y avait un concours de dessin destiné aux jeunes artistes, j'y ai participé, on a sélectionné mes dessins. J'ai rencontré Marie Wabbes et j'ai suivi son stage : nous devions faire des projets de livres pour enfants ; comme j'avais beaucoup d'histoires à raconter que j'avais vécues au village, c'était une occasion favorable pour illustrer les scènes qui étaient restées dans ma mémoire, c'est comme ça que je me suis lancé. Il y a une autre raison à mon envie d'illustrer pour les enfants : à Kinshasa, les livres qui venaient de l'étranger parlaient souvent de réalités qui ne sont pas les nôtres, comme la neige par exemple (...). Ce qui m'intéresse, c'est le réalisme des émotions que j'avais à travers la nature. Quand je vois une image, j'ai envie de vivre dans cette image, envie de voyager un peu. C'est ce qu'on remarque quand on voit mes dessins. Par exemple, tout à l'heure, au cours de l'animation avec les enfants, ils se retrouvaient dans ces images ; ils avaient envie de vivre dans ce paysage. Ce sont des réalités que je transmets avec mes émotions et ma capacité de dessiner (...).

Il y a une nouvelle génération en Afrique qui dans quinze ans, dix ans va diriger le pays ; j'appartiens à une génération qui a vécu dans le système D, qui doit se débrouiller pour arriver à vivre et à payer ses études : c'est comme ça que je suis arrivé à faire ce que je fais. Ces enfants ont plein de qualités, fabriquent eux-mêmes leurs jouets... Aider l'Afrique, c'est aider les enfants à développer leurs qualités innées, à faire ce qu'ils peuvent avec le peu de moyens qu'ils ont. Pour moi l'essentiel c'est d'arriver à faire ce que j'ai envie de faire, même si je n'ai pas encore



ill. D. Mwankumi

d'éditeur ; mais j'espère que j'en aurai (...). À Bruxelles, j'anime des ateliers dans les bibliothèques : il y a beaucoup d'enfants qui viennent ; de temps en temps, j'essaie de leur montrer mes projets. Ils remarquent : « pourquoi tu dessines les enfants toujours les pieds nus, en Afrique les enfants ne sont pas toujours pieds nus ; il y en a qui sont chics et tout ? ». Ils m'ont amené à évoluer avec le temps, à faire des livres qui tiennent compte de l'actualité.

Marie Wabbes :

Devant le succès des albums de la série « Un, deux, trois, j'ai lu » (NDLR : *Série de 12 petits albums conçus par M. Wabbes sur l'environnement quotidien d'un enfant européen*) en Belgique, en Suisse et au Canada, on m'a demandé de faire la même chose pour les enfants d'Afrique Noire ; j'ai poussé des cris : je ne connais pas ce monde-là, c'est impossible de faire des choses vraies à partir de faits qu'on ne connaît pas ; on m'a proposé donc, en 1988, un séjour au Zaïre, projet financé par l'union européenne, avec pour chaque album une édition en français, en lingala et en swahili ; j'ai fait un atelier pour que les enfants m'expliquent ce qu'ils vivaient ; alors j'ai réalisé douze petits albums, mais à l'unique condition

de pouvoir former des Africains à faire des livres pour eux-mêmes, transmettre mon métier et ma technique ; ensuite cela a été accepté. Maintenant ces albums sont épuisés ; ils avaient été tirés à 120 000 exemplaires en français, lingala et swahili et tout est parti pour le Zaïre. Les éditeurs n'ont pas gardé un seul album pour l'Europe ! Les seuls qui existent sont ceux qu'il y a à La Joie par les livres. Je leur avais dit : « Laissez-en quelques-uns : il y a des Africains en Europe, cela peut intéresser des gens ». Mais ils ont pensé que cela n'allait jamais se vendre...

Les anglophones ont repris les droits et en ont tiré 200 000 exemplaires qui inondent le marché africain anglophone !

Depuis 1988, j'anime des ateliers (...). Y viennent en général des gens, qui sont peintres comme Dominique Mwankumi, mais qui n'ont pas fait de livres pour enfants.

Je travaille comme un technicien, j'arrive avec des règles pour faire ce genre de travail - comment construire un récit, comment articuler une narration - ce qui n'est pas évident quand on n'a jamais fait ça ; mais jamais je ne pèse sur le plan de la sensibilité, sauf que j'essaie d'évacuer tout ce qui est stéréotype, tout ce qui est copie, trop caricaturé, trop inspiré de la bande dessinée. Je crois que la bande dessinée n'appartient pas au départ à la sensibilité, au vécu des jeunes enfants africains (...). Par exemple, j'en ai eu assez à Kinshasa de les voir copier le chien de *Boule et Bill* ou dessiner des horribles femmes ; je les ai envoyés dans la rue dessiner ce qu'ils pouvaient voir, avec leur observation ; je pense que quand on fait des livres pour les jeunes enfants, il faut absolument observer la réalité et puis la réinventer...

(...) Dominique Mwankumi est un peu la victime du peu d'intérêt qu'ont les éditeurs africains, et les éditeurs européens surtout, pour ce qui n'est pas d'une rentabilité garantie. Car c'est le problème : en Afrique il y a un marché énorme ; qui dit marché dit argent et

comme il n'y a pas de garanties, personne ne se jette à l'eau, évidemment.

(...) D'autres ateliers que nous avons animés ensemble Véronique Tadjou et moi au Mali devraient déboucher sur l'édition de livres : là aussi on se trouve avec des livres qui sont prêts à être imprimés, qui n'ont pas été édités. Pareil en Tunisie. Par contre au Cameroun où je vis, j'ai réussi à mener à bien l'opération : il y a des albums qui sont conçus, écrits, illustrés, édités, imprimés au Cameroun et vendus à la fois au Cameroun et ici.

Je rentre du Bénin où je viens d'animer un stage de formation. Là aussi, il y a des gens qui ont du talent, des projets intéressants et qu'on arrivera probablement à éditer. Je ferai tout ce que je peux pour y arriver. Il faut au départ les amener à dessiner librement, en respectant certains critères comme le sens de la lecture de l'image qui est le même sens que la lecture d'un texte. J'explique que le livre est comme une mise en scène, que l'action doit se dérouler d'une certaine manière, qu'on ne coupe pas une image en deux, donc des choses qui sont des techniques, qui devraient leur permettre de continuer à travailler tout seuls. Et c'est ce qui se passe : j'ai été absente du Cameroun pendant deux mois et à mon retour, j'ai trouvé sept ou huit projets très intéressants qui ont été réalisés à partir de données qui apparemment ont été assimilées.

(...) Autre détail important : au Zaïre, les gens qui ont participé à l'atelier de 1988 ont fondé une association qui s'appelle « Aile Zaïre » (Auteurs, illustrateurs de livres pour enfants). Ils ont travaillé longtemps ensemble. Dominique était une des chevilles ouvrières de cette affaire. Maintenant les Camerounais ont fait pareil ; ils ont formé une association et c'est cette association qui a fait éditer trois livres et a obtenu un financement. À chaque fois, quand on anime un atelier, on a un petit noyau de gens autonomes, qui ont les bases

d'un travail, qui peuvent en faire un métier. Je crois que dans un projet de développement durable on ne peut pas trouver mieux. Un projet de développement qui par ailleurs est le moins cher du monde ! Du travail pour douze personnes, une imprimerie qui tourne; 9000 bouquins édités et des gens qui vont les lire, qui vont les vendre.

(...) Il y a un malentendu quant à l'intérêt que peuvent présenter pour les enfants européens les livres faits en Afrique par les Africains. On a trouvé très normal de leur envoyer de petites blondes qui jouaient dans la neige et qui cueillaient des pommes et on trouve tout à fait curieux d'avoir ici des histoires comme celles de Dominique qui se passent dans un pays où le sol est rouge, où le ciel est bleu, où les choses sont différentes.

Je pense que c'est à nous de présenter à nos enfants des choses qui viennent d'ailleurs, d'améliorer la compréhension entre les gens, la tolérance à travers les enfants... C'était le but de l'IBBY au départ. En faisant l'expérience de la vente ici de livres camerounais, on verra si ça marche.

La première nécessité, c'est de donner les moyens de s'arranger pour faire des coéditions. C'est cher de faire des livres en Afrique ; pour être accessibles à tous, ils devraient être imprimés en Europe. Au Bénin, le livre est moins taxé que le papier. Il faut faire bon marché pour être accessible à tous.

(...) Le but, c'est d'amorcer une édition digne de ce nom, de faire tourner les imprimeries en Afrique. Il faudrait mettre en place une petite structure de diffusion. ■



Matike, l'enfant de la rue, ill. Désiré Onana, Éditions Akoma Mba

(album conçu et réalisé au Cameroun dans le cadre d'un atelier organisé par Marie Wabbes au Centre Culturel Français de Yaoundé d'Octobre 1994 à Mars 1995)